

"L'art se situe dans l'intervalle, mince comme la peau, qui sépare la vérité du mensonge".

Monzaemon Chikamatsu

Extrait des *Entretiens avec Hozumi Ikkan*.

François Piquet aime réaliser des formes en volumes avec des matériels emblématiques-narratifs. Lassé par le pixel qu'il avait exploré dans le multimédia, il décide il y a quelques années de s'attaquer à une création plus manuelle, plus en rapport à la matière et surtout plus vivante, plus réelle, selon ses dires: la sculpture.

Avec "LE FER & LA PEAU, figures ancrées de la société antillaise à l'horizon des frontières de l'autre", sa première exposition personnelle, il propose une série de sculptures monumentales qui entendent évoquer des portraits de la société antillaise, ainsi que la question identitaire : des sculptures en lames de fer tressées ou en papier modelé puis recouvert d'une peau, toujours en papier divers et "momifié" par des bandelettes de scotch, dont la translucidité donne presque vie à la chair évoquée.

Depuis juin 2007, avec sa participation à l'exposition *Espaces délaissés, espaces intermédiaires de la ville* organisée par la Maison de l'Architecture de Guadeloupe, sur le site de l'ancienne usine sucrière de Darboussier à Pointe-à-Pitre, François Piquet expérimente la maîtrise du fer. En sculptant par torsion et tressage de longues lames du même métal, récupérées sur place dans les ruines et qui ont jadis servi au cerclage des tonneaux de rhum, il puise sa force créatrice dans une mémoire connectée à l'espace historique et géographique. Son œuvre intitulée *Bèf chapé lizin* *(1), un immense bœuf créole, carcasse fantomatique en fer tressé symbolisant la force et la résistance, autant que la ruine et l'abandon, clin d'œil au minotaure de Picasso, ainsi que *La Volière* qui l'accompagnait sur le site de la friche industrielle et où le papier blanc plié fait déjà son apparition, a marqué les esprits, l'a conforté dans sa pratique d'assemblage de matériaux ayant déjà vécu avec l'usine et avec tous ces bras, tous ces hommes au dur destin d'un labeur ingrat.

Sa démarche plasticienne reste axée autour de la célébration du vivant, de l'humain avant tout, fusse-t-il parfois d'un genre hybride ou rescapé du chaos. En choisissant de sculpter ses ressentis sur l'histoire, les réalités et les imaginaires du territoire de la Guadeloupe où il vit depuis plus de dix ans, François Piquet opte pour la déformation et la métamorphose du fer et du papier : du plus dur au plus malléable, comme pour mieux signifier, dévisager une part de vérité sur une longue histoire de souffrance et de barbarie suggérées dans des œuvres comme *Dans un fauteuil*, *Devoir de mémoire* ou encore *la dette*. Guidé - au sens chamannique - du terme par la matière triturée, il propose une série de présences sculptées dont la force de frappe émotionnelle donne la mesure du propos, du travail de forçat

accompli par les mains des hommes, à l'usine ou dans les champs de canne à sucre et par ses propres mains de plasticien autodidacte, devenu sculpteur.

L'humain et la bête sont au cœur des préoccupations de l'artiste dont la volonté affichée est de mieux comprendre pour reproduire le vivant, traiter de l'humain, de l'individu et de la notion de choix tout en visitant son histoire, sa réalité, son imaginaire dans une sorte de quête créatrice et riche de métamorphoses qui susciteront la réflexion.

Le fer et la peau, un alliage et un organe, contenus dans le titre de cette exposition renferment à eux seuls une bonne part des problématiques de la société guadeloupéenne et de la question de son identité. Le ton est donné d'entrée de jeu avec *Timalle* *(2), petite sculpture au titre si contemporain d'un humain rouge écorché, à la fois *Mounpapyé** (3) entravé par un cerclage de fers et par une poignée de valise suggérant son statut de "bien meuble". Rendue plus humaine grâce à sa grande bouche libre et ouverte pour chanter le blues et à ses petites lunettes en miroir, cette sculpture/figurine ou sculpture/fétiche donne le *la* palpable au passage du temps et à l'acceptation sensible d'un vécu douloureux.

Chaque rencontre ou confrontation avec une sculpture de François Piquet ajoute de la dimension à la réflexion portée sur la société franco-créole passée, présente et en devenir. Pour preuve, *En blanc* cette longue promesse en fer, sans tête, sans ventre, ni poitrine, ni mains, nimbée d'un voile de rideau blanc trouvé sur la friche de Darboussier en 2007, ou encore ce Christ, *mounpapyé* vert et en croix, titré *Autoportrait sur 4 chimen* *(4) ou *L'impasse artistique de l'attitude christique*.

La démarche esthétique de l'artiste est le fruit de ces enchevêtrements de matières ramassées, récupérées, fer, bois, papier, corde, corail, comme déchets et élevées ici au rang de matière noble, chargées d'une circulation narrative qui n'a rien à envier à ses contemporains du monde de l'art. Ces représentations de fer et de peau interpellent le spectateur avec une interprétation et une critique parfois violente de nos sociétés consuméristes qui s'éloignent du sens de la vie et de ses réalités implacables. Les "incarnations sculptées" par François Piquet arpentent l'espace dédié à leur démonstration pour faire sens et histoire, dans un processus que l'on retrouve aussi chez le plasticien chinois Wang Du, qui confronte les épreuves et traces de l'histoire à l'hyper-modernité et à la domination des médias par l'image.

Géants d'acier ou gens de papier froissé/tatoué de tous les noms, mots et expressions qui jalonnent l'histoire de la Guadeloupe et du monde, d'hier à ce jour, les créatures de fer et de peau valorisent la place du vivant dans une société en crise mais où "l'homme demeure, ontologiquement parlant, un demandeur impertinent de représentations, ces représentations que l'art a vocation à profiler et à fournir".(5)

La primeur donnée à l'humain dans le travail du sculpteur trouve ici son apogée dans une œuvre complexe et intitulée *NOU**(6) qui résume l'ensemble des problématiques

approchées jusqu'ici par François Piquet. A l'ère des robots et des avatars, des échanges en réseau sur le web, l'artiste a choisi une installation sculptée, soit une enveloppe humaine couverte de mots et de coutures apparentes, découpée et recousue telle un vêtement qui est suspendue à un cintre et se balance tranquillement sous un néon rouge qui affiche un NOU criard, tel un produit d'appel ou une enseigne publicitaire. Cette représentation d'un corps et d'une peau, du corps social met en évidence le caractère local et universel d'une société qui essaie d'exister au présent, la tête bien droite sur les épaules, comme la lettre O au milieu du NOU et qui constitue la tête de cette sculpture "endossable" par tout un chacun de l'avis de l'artiste. Proches du concept d'Art modeste définie par Hervé Di Rosa, artiste contemporain de renom et fondateur du MIAM, Musée International d'Art Modeste installé à Sète, les œuvres de François Piquet sont composées de matières banales à forte valeur émotionnelle et souligne une fois de plus l'importance de la fonction de l'art "d'envahir la vie", pour "la rendre moins dérisoire".(7)

Nathalie Hainaut
Critique d'art, Guadeloupe 2011.

Notes:

**(1) Bèf chapé lizin: litt. Le bœuf qui s'est enfui de l'usine, acquise par le Conseil Général de Guadeloupe pour les collections du musée «Beauport, pays de la canne».*

** (2) Timalle: jeu d'écriture sur la locution créole timal (litt. Petit mâle), qui signifie «garçon», et est une manière très souvent affectueuse d'interpeller un homme ou un jeune homme. Timalle (petite malle) est un rappel du statut de «biens mobiliers» défini pour les esclaves par le «Code noir».*

**(3) Mounpapyé: les gens de papier. Série de sculptures en papier commencée en 2009 au squat du musée L'Herminier à Pointe-à-Pitre, occupé alors par l'association Awtis 4 chimen (litt. artistes des/du 4 chemins).*

**(4) 4 chimen: locution créole qui désigne un carrefour à 4 voies (litt. 4 chemins). Le 4 chimen est un lieu/symbole mystique de la religion vaudou et de la sorcellerie créole.*

(5). Paul Ardenne, Art, le présent, la création plasticienne au tournant du XXI^e siècle. Editions du regard, 2009, p. 465.

**(6) NOU: litt. NOUS. Un mot emblématique de la société antillaise.*

(7). Hervé Di Rosa